

Contre les marchands de recettes et d'illusions, pour une véritable pédagogie familiale par temps de crise

Philippe Meirieu

(Philippe Meirieu vient de publier « **Apprendre, c'est quoi ?** », aux éditions de l'Aube et « **Comment aider nos enfants à réussir, à l'école, dans leur vie, pour le monde** », chez Bayard éditions)

Étrangement, jamais les parents n'ont fait l'objet d'autant de sollicitude de la part des médias... et jamais la question de la pédagogie familiale n'a été aussi délaissée. On peut, en effet, trouver un peu partout des conseils en tous genres sur la manière d'élever son enfant, de décorer sa chambre, de le nourrir, de le soigner, de l'aider dans son travail scolaire, de choisir pour lui les loisirs les plus adaptés, de contrôler son usage des écrans, de gérer sa puberté et sa découverte de la sexualité, d'accompagner son orientation professionnelle et même son installation dans « la vie active »... mais rien – ou presque – sur le sens qu'il peut donner à sa vie et son engagement dans un monde qui a, pourtant, bien besoin de lui.

Les médecins de Molière sont là, au chevet des pères et mères, leurs poches bourrées de grimoires et leurs besaces de potions : marchands du temple qui vendent des « recettes » censées marcher « à coup sûr » et font miroiter la « réussite » à court terme moyennant espèces sonnantes et trébuchantes... Officines en tous genres, de soutien scolaire ou de réadaptation comportementale, qui garantissent un « redressement » rapide, oubliant que, depuis bien longtemps maintenant, on a fermé, au vu de leur inefficacité notoire, les « maisons » qui étaient faites pour ça... Spécialistes du « développement personnel » et « psychologues » de bazar qui mettent en circulation les banalités les plus éculées et badigeonnent les bons sentiments d'un vague jargon clinique... Bref, toute une cohorte d' « experts » qui ânonnent en chœur qu'il faut « être soi-même » et « faire confiance à l'autre », « intervenir au bon moment » et « savoir lâcher la bride », repérer les difficultés qui émergent et trouver le spécialiste le plus compétent, pour permettre à notre progéniture d'être « bien dans sa peau » et d'avoir « une place au soleil ».

Bien évidemment, tout cela est le symptôme d'un mal être qu'il ne faut surtout pas négliger. Loin de moi aussi l'idée que tout cela est socialement inutile : cela rassure, peut apaiser des tensions, rappeler quelques vérités de bon sens et, surtout, fonctionner parfois comme placebo individuel ou collectif : qu'un stage de yoga permette de moins s'énerver contre une fille qui se scarifie ou que l'intervention d'un tiers moins impliqué affectivement constitue une aide au travail scolaire n'est guère contestable... Mais nous restons là dans une approche délibérément centrée sur la résolution individuelle de problèmes considérés comme individuels. Ainsi l'hégémonie actuelle de la psychologie dans le traitement des problèmes éducatifs,

qu'ils soient familiaux ou scolaires, est-elle le signe d'une « individualisation » préoccupante de l'éducation. Chacun cherche – et on le comprend bien – une « remédiation » qui soulagera son inquiétude ou sa souffrance, qui permettra d'agir au mieux « dans l'intérêt de l'enfant ou de l'adolescent »... Mais cette individualisation est le signe d'une « dépolitisation » - au sens le plus fort et authentique du mot – de l'éducation : on pare au plus pressé chacun de son côté, car on ne voit pas de perspective commune susceptible d'offrir des objectifs à long terme, de s'inscrire dans une histoire et de la prolonger, de susciter des activités qui permettront à nos enfants de « faire ensemble » un monde meilleur.

J'ai écrit « faire ensemble », car c'est bien autre chose que « vivre ensemble » : on peut « vivre ensemble » lobotomisés, sous la coupe d'un gourou charismatique, ou dans un système de contention qui annihile toute velléité de résistance ; on peut « vivre ensemble » – et nous en faisons l'expérience tous les jours – en une juxtaposition d'indifférences, sans projet commun ni la moindre solidarité. Et je crains que le « sauve qui peut » éducatif qui domine aujourd'hui – chacun cherchant à résoudre ses problèmes sans s'interroger sur l'avenir de notre collectif – ne contribue à une fragmentation du lien social et ne nous prépare que des lendemains qui déchantent.

C'est pourquoi je suis convaincu qu'il faut resituer tous les « conseils pour bien élever son enfant » dans une perspective plus large, dans un projet pour eux et pour notre futur, dans une visée pédagogique qui ne se limite pas à leur bien-être et à leur réussite matérielle. Trois enjeux sont, à mon sens, essentiels pour cela : l'inscription dans un collectif authentique, l'apprentissage de la pensée et la découverte progressive de la distinction essentielle entre le « croire » et le « savoir », au fondement de toute laïcité authentique.

Face à l'individualisme galopant, notre devoir d'éducation est, tout d'abord, d'aider nos enfants à s'inscrire dans de véritables collectifs. Pas des clans où le mimétisme et l'obligation de conformité sont systématiquement exigés en contrepartie de la protection offerte à l'individu, pas des groupes fusionnels où le simple fait d'être bien ensemble suffit au plaisir de tous, quitte à s'enfoncer dans la régression infantile et à cultiver la dépendance dans l'anesthésie intellectuelle... mais des groupes où chacun s'engage dans un projet construit en commun et prend des responsabilités permettant la réussite collective et le progrès de chacun. Là se joue, en effet, quelque chose d'essentiel : l'apprentissage qu'il n'est d'autorité légitime que dans l'exercice d'une responsabilité. En effet, dans une démocratie, l'autorité s'exerce toujours « en tant que... », en fonction d'un mandat dont on doit pouvoir rendre compte. Et c'est peu dire que nos systèmes éducatifs sont infantilisans : ils ne fournissent que rarement la possibilité de faire l'expérience d'une « responsabilité-autorité » dans une institution où des adultes veillent à ce que nul ne soit jamais mis à l'écart... D'où, évidemment, l'importance d'activités familiales structurantes et l'accompagnement de nos enfants vers des activités sociales responsabilisantes. Activités où, de plus, ils feront la découverte essentielle que l'effort et le plaisir ne s'opposent pas, bien au contraire.

C'est aussi dans ce cadre qu'on pourra œuvrer à l'apprentissage de la pensée : dans un monde où tout va de plus en plus vite, où nos multiples prothèses technologiques nous invitent à répondre dans l'instant et à céder à l'injonction du « tout-tout de suite », face à une accélération sans précédent de notre rythme quotidien et à l'injonction permanente d'un système publicitaire qui promeut le caprice mondialisé... quand nos élèves arrivent en classe avec une télécommande

greffée au cerveau et les mains encore tremblantes d'avoir dû lâcher leur joystick, il est impératif que l'éducation – et les parents en premier lieu - prennent le temps de parler et penser avec leurs enfants. Il nous faut sortir enfin de l'oscillation infernale entre le « Oui, je cède sur tout... » et le « Non, j'interdis tout... », entre le laxisme « pour avoir la paix » et l'autoritarisme pour avoir bonne conscience, entre l'exaltation du caprice et l'incitation à la dissimulation. Toute l'histoire de la pédagogie nous le dit – et c'est plus que jamais d'actualité – la bonne attitude, la seule qui associe bienveillance et exigence, consiste à dire : « Oui, peut-être ? Mais non, pas tout de suite... Prenons le temps d'y réfléchir et d'en parler. Prenons même le temps de nourrir notre réflexion de ce que la culture nous offre pour alimenter notre réflexion... » Car il faut desserrer les mâchoires entre la pulsion et l'acte pour offrir une chance à la pensée... Et aucune « recette » ne peut permettre cela. Il faut juste prendre du temps. Faire ensemble. Parler. Interrompre notre course effrénée aux « activités » de toutes sortes. Décélérer pour éduquer.

Enfin, et au regard des enjeux fondamentaux de notre postmodernité, il devient essentiel que l'éducation familiale – avant même l'éducation scolaire – permette à nos enfants de désintriquer progressivement le croire et le savoir. On peut, bien sûr, croire à des tas de choses et les croyances méritent le respect... mais sans jamais confondre une croyance et un savoir. Un savoir est validé, vérifiable ; on peut, par une démarche expérimentale ou documentaire, en étant animé par l'exigence de précision, de justesse et de vérité, en attester. On peut aussi le partager, même avec ceux qui, par ailleurs, ne partagent pas nos croyances. Il fonde du « commun », permet de retrouver de l'unité face à tout ce qui nous spécifie, voire nous divise. Et, là encore, le « faire ensemble » constitue, pour peu qu'il soit mené avec rigueur, un outil précieux d'éducation : l'enfant qui fait un potager avec ses parents comprend bien que ce n'est pas en criant sur les plants de tomates qu'on les fait pousser, celui avec qui on prend le temps de faire une recette de cuisine ou de préparer un parcours en forêt découvre que ses représentations, ses illusions parfois, sont battus en brèche dans l'épreuve de la confrontation du réel, celui qui participe à un groupe de théâtre apprend à sortir de la gesticulation, de l'excitation, de l'incantation, pour exprimer, au plus près du plus juste, « l'humaine condition »...

Ainsi s'esquisse un projet éducatif. Car s'il est légitime d'avoir le souci de permettre à nos enfants de « réussir », il ne faut pas s'en tenir à une vision individualiste, voir familialiste, de la réussite. Ce repli sur les recettes du bien-être et de la réussite matérielle condamne, en effet, nos enfants à vivre demain dans un monde d'indifférences - au mieux -, de rivalités et de conflits permanents - au pire. Oui, une pédagogie de l'éducation familiale est nécessaire. Au nom d'un impératif catégorique : celui de préparer à nos enfants un monde habitable pour demain. Il n'est que temps.